

Zargha
Une divinité
Irakienne

Roman

Victor Ojeda Mari

ISBN-13: 979-10-424-4513-3



Les Éditions le Gant et la Plume

32, rue Jean Pauly – 33130 - Bègles - Gironde

Dépôt légal : Septembre 2017



© Victor Ojeda-Mari

L'auteur de l'ouvrage est seul propriétaire des droits et responsable de l'ensemble du contenu dudit ouvrage.

Table des matières

TABLE DES MATIÈRES..... 5

CHAPITRE 1 : JEFF..... 7

CHAPITRE 2 : JOHN..... 15

CHAPITRE 3 : L’ENFER IRAKIEN..... 35

CHAPITRE 4 : ZARGHA..... 69

CHAPITRE 5 : JEFF-JOHN..... 87

CHAPITRE 6 : MANHATTAN..... 101

CHAPITRE 7 : PARIS..... 185

CHAPITRE 8 : BORDEAUX..... 223

***À toutes les victimes du terrorisme qu'il soit :
Religieux, raciste, politique, financier, étatique...***

*Un grand merci à :
Bernadette et Paul Bennasar,
Sylvie Dijeau
Jean-Jacques Lamothe,
Sigrid Ojeda,
Didier Verrières.
Pour leur lecture, leurs corrections et leurs conseils qui
m'ont aidé à améliorer ce livre.*

Chapitre 1 : Jeff

« Devenir père n'est pas difficile. L'être l'est, cependant. » Wilhelm Busch

« On n'est pas forcément le père de quelqu'un, mais on n'est jamais le fils de personne. » Georges Wolinski

Newark — 10 octobre 2006, 13 heures 15. L'immense hall du Terminal 3, au septième étage, accueille les voyageurs dans une atmosphère décontractée. Sol et plafond recouverts de larges dalles plastiques mordorées étincellent à la lumière du dehors mélangée à celle des innombrables plafonniers carrés. Au centre, apparaissent quatre rangées de cinquante confortables doubles sièges métalliques, dos à dos, gris et légèrement inclinés. De larges allées les séparent et permettent la circulation aisée des voyageurs avec leurs bagages. Jeff Christiansen arrive dans le hall avec son sac de toile gris. Sa jambe droite traîne imperceptiblement et ralentit sa marche. Il pose son baluchon, prend place sur un siège et regarde par-delà la baie.

Âgé de vingt-cinq ans, grand, svelte avec de larges épaules et une allure sportive, il porte un tee-shirt noir, jeans et des mocassins tressés. Il présente un visage long, plein de finesse avec un front haut et bombé. Des cheveux courts et drus, d'un brun de jais, encadrent avec précision front et tempes pour descendre en pattes courtes à mi-oreilles. Les sourcils fournis surplombent des yeux gris allongés en amande portés par des pommettes saillantes. Le nez long et fin frémit à chaque changement de physionomie. Les narines pincées dénotent la sensibilité et l'intuition. Les oreilles bien proportionnées se terminent légèrement en pointe. Les lèvres épaisses, ourlées avec la supérieure qui avancent légèrement sur l'inférieure lui donnent un air de gamin boudeur. Une large fossette verticale sépare le bas de son menton volontaire. Un grain de beauté noir sur le devant de la mâchoire droite lui donne une légère touche féminine et une barbe de trois jours accentue l'aspect émacié de son visage. Son cou fin et musculeux modestement altier lui donne beaucoup de classe.

Il tient du poète, par l'aura mystérieuse et fragile qui émane de lui et du militaire par la force et la détermination qu'il dégage. Ces facettes contradictoires attirent la sympathie et donnent envie de le connaître. Il est beau, mais surtout il a naturellement du charme.

Il sent un doux toucher sur sa cuisse. Il sursaute et détourne la tête. Un enfant de trois ans, blond comme les blés, les yeux bleus se tient debout entre ses jambes et lui sourit ingénument. Irrésistiblement, il lui caresse la tête. Au contact de ses cheveux, il frissonne.

— Comme il ressemble à J-J.

Il tourne son regard vers la mère. Elle lit un magazine et ne s'aperçoit de rien. Elle doit avoir la trentaine, un peu boulotte, cheveux courts blonds et yeux gris.

— Zargha, elle est grande, svelte, brune, racée, féline. Ses cheveux noirs longs jusqu'aux hanches et ses yeux noisette resplendissent de mille petits soleils.

Il dévisage à nouveau l'enfant jusqu'à ne plus supporter son regard. Troublé, il détourne la tête, fixe, sans voir la baie vitrée et au-delà le fond de l'horizon. Il se retourne vers la mère. Elle feuillette une revue française.

— Tiens, c'est une Française !

L'enfant continue à l'observer gravement. L'homme de son pouce caresse le dos de sa menotte potelée. Le bambin, aux anges pose la tête contre la cuisse de l'adulte, puis cligne des yeux, comme pour s'endormir. Sans réfléchir, il le prend dans ses bras. L'enfant baisse les paupières et, comme s'il se trouvait dans son lit, se cale commodément au creux de la large épaule offerte, s'abandonne en toute confiance, vers le pays des rêves. La mère réalise. Confuse, elle s'apprête à récupérer son gamin. Il place son index à la bouche.

— Chut, il s'endort !

Elle ne trouve rien à redire. Elle sourit en contemplant le couple touchant qui vient de se former sous ses yeux : son enfant dormant paisiblement et l'homme, perdu dans ses pensées, regardant droit devant lui.

— Pour lui aussi, ce doit être son premier voyage New York/Paris. Peut-être que ses parents viennent-ils de divorcer ?

Saisi d'inquiétude pour l'enfant, il veut savoir et s'adresse en français à la jeune mère.

— Vous êtes française ?

— Oui, comme vous, je parie !

— Gagné ! Vous rentrez en France définitivement ?

— Non ! Juste pour deux mois. Voilà trois ans que je n'ai pas revu ma famille. Mon mari nous rejoint le mois prochain.

— C'est bien ! Je suis heureux pour votre fils.

Curieuse, elle demande.

— Pourquoi êtes-vous heureux pour lui ?

— À son âge, j'attendais, moi aussi, le départ du New York/Paris.

— Ah ! Racontez-moi.

— Ma mère, à dix-huit ans, partit dans une famille à Los Angeles comme fille au pair pour perfectionner son anglais. Elle rencontre mon père. Coup de foudre. Ils ne se quittent plus, me conçoivent avant le mariage. Trois ans après, ils divorcent et retour en France par le New York/Paris.

— Depuis, êtes-vous retourné en Amérique ? ...

— Vous êtes psychiatre ? Psychologue ?

— Pas du tout. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Vous me faites parler, malgré moi.

— C'est vrai ! ? Racontez ! Vous êtes retourné en France. Et après...

— Je n'ai plus revu mon père. Pour Noël, j'ai reçu quelques cartes postales et des jouets jusqu'à l'âge de six ans. Après aucune nouvelle. Pendant des années, avec ma mère, j'ai vécu chez mon grand-père. Professeur de français, il publia plusieurs livres, écrivit des articles dans des revues et journaux locaux. À seize ans, je remarque un

reportage, accompagné de la photo d'un avocat du nom de Mark Christiansen. Mon père s'appelle Mark. Un espoir fou me saisit. Je scrute longuement chaque trait du visage, traque la moindre ressemblance avec le mien. Et j'en trouve beaucoup. Le soir, je montre l'article à ma mère qui me le confirme. Je me suis promis qu'à dix-neuf ans, je partirai à New York le retrouver. Quel coup terrible pour ma mère tellement possessive ! On s'est quitté au plus mal.

— Avec les mères, quelquefois, ça arrive. Et après ?

— Je me suis retrouvé à l'aéroport de Bordeaux, prêt à embarquer pour New York...

Aéroport de Mérignac — Bordeaux, 10 juillet 2001. Affalé sur un siège, il attend. Le micro annonce que les passagers du vol Bordeaux/Paris doivent se préparer à embarquer. Il ne bouge pas. Une main se pose sur son épaule. Il reconnaît celle de son grand-père. Ils s'étreignent.

— Je te comprends, fiston. Nous n'avons pas beaucoup de temps. Je ne veux pas jouer au prof. Sache que l'homme a son libre arbitre, mais qu'il n'est pas libre des conséquences de ses choix. Fais de bons choix. Je veux te donner deux maximes qui m'ont aidé dans la vie.

La première : « ¹*Tout ce qui ne me tue pas me fortifie* ».

La seconde : « ²*Mon Dieu donne-moi le courage d'accepter ce que je ne peux pas changer, la force de changer ce qui peut l'être et la sagesse de distinguer entre les deux.* »

— Je m'en souviendrai !

— Fiston, une dernière chose. À ton retour, ma maison sera ta maison. Au cas où je serais parti, tu te rappelles où tu trouveras les clefs ?

— Oui Papy ! Mais que veux-tu dire ?

Il ne répond pas. L'annonce retentit une seconde fois et le tire d'embarras. Jeff lui jette un regard éperdu :

— Attends, J-J...

— Il y a longtemps que tu ne m'as pas appelé ainsi.

Il fouille dans sa serviette et retire une photo, représentant la rue et sa maison. Jeff s'en saisit avec émotion, la retourne et lit l'adresse.

— Mais, Papy, je connais ton adresse par cœur.

— Jeff-Joseph, c'est comme ça ! Ne t'en sépare jamais. Sauf quand ce sera le moment!...

Il retient son émotion en entendant son grand-père l'appeler par ce prénom, car il ne l'emploie que dans des circonstances solennelles : « Jeff » est le deuxième prénom de son père et « Joseph », celui de son grand-père maternel.

¹ Friedrich Wilhelm Nietzsche

² Marc Aurèle

Aéroport de Newark — 10 octobre 2006, 13 heures, 19.

Il marque une pause, le souvenir de cette scène avec son grand-père le remue. Agnès, impatiente, veut connaître la suite.

— Et donc, vous êtes arrivé à New York. Et après ? ...

New York, 15 juillet 2001. Il repère la maison de son père. Elle se trouve à la périphérie de Manhattan, dans un quartier chic et calme. Loin de l'agitation fiévreuse des grands centres d'affaires. Là où habitent les gens qui ont réussi. Il arrive devant une grande maison. Il constate qu'elle fait partie des plus belles du coin. Il s'apprête à gravir les quelques marches du perron pour frapper à une imposante porte artistiquement sculptée.

La gorge sèche, incapable d'articuler le moindre son, le cœur battant, il reste pétrifié, les bras ballants devant cette « lourde » qui lui apparaît comme un mur infranchissable. Finalement, il renonce, redescend les marches, contourne la demeure entourée d'une jolie murette peinte en blanc.

Soudain, son cœur, comme si c'était possible, redouble de coups dans sa poitrine. Il aperçoit une piscine, une dame blonde fort belle, une jeune fille de quinze ans qui promet beaucoup, un adolescent brun comme lui souple et sportif et un homme. Son père ! Il le découvre, en chair et en os, comme dans les photos collectionnées durant les nombreuses années qui suivirent sa carrière. Toujours jeune ! Il reste un long moment à les voir jouer ensemble, à nager, à plonger. Il assiste à une course de deux longueurs qui met en compétition son père avec son... demi-frère ! C'est le père qui gagne ! Il ne manifeste pas un triomphe modeste ! Mais il ne jubilera pas longtemps, car son fils, bientôt, aura sa revanche et battra le père vexé et à la fois fier de son rejeton. À l'avenir, il refusera de concourir dans cette discipline et en proposera d'autres où il gardera, pour un temps sa suprématie.

La mort dans l'âme, il s' imagine comme un voleur chapardant leur intimité et s'immisçant par la pensée dans leur communion familiale. Il ne veut pas s'imposer ni déranger. Pas aujourd'hui en tout cas. Demain. En ce moment, c'est au-dessus de ses forces.

Trois jours passent. Il se retrouve devant le perron, décidé à sonner. Et il sonne. La porte s'ouvre, apparaît son père. Il blêmit. Comme frappé par la foudre, il recule d'un pas. Le jeune homme poussé par une force irrésistible avance et se retrouve à l'intérieur du vestibule. Ils se regardent sans pouvoir proférer un son.

— Que puis-je pour vous... pour toi ?

— Je suis Jeff, ton fils... votre fils !

Le père recule d'un nouveau pas, porte la main à son front et pâlit davantage. Il avait compris ! Ce sentiment. Cette ressemblance. Il tourne la tête vers un mur recouvert de photos. Il en fixe une particulièrement. C'est lui, à dix-sept ans, avec deux de ses meilleurs amis lors d'une compétition d'athlétisme. Ressemblance parfaite, presque,

trait pour trait avec ce jeune homme qui se tient devant lui. Pas de doute, c'est son enfant, rejeté depuis longtemps, loin de son cœur et de ses pensées. Le fils suit le regard du père et il se voit dans ce cadre. Il scrute l'homme qui se tient devant lui et il se voit d'ici vingt ans. Un père, un fils ! Deux étrangers qui s'entredéchirent et resteront marqués par cet instant qu'ils ne pourront jamais effacer de leur mémoire. Il balbutie.

— Ta mère et moi, c'était fini depuis longtemps.

— Chéri, qui est-ce ? demande la voix de la belle dame blonde qui parvient du haut de l'escalier.

— C'est... Ce n'est rien ! J'arrive.

Ce n'est rien ! Rien qu'un fils qu'il ignore, et qui demande à connaître son paternel, comprendre, renouer. Qui sait ? Rattraper le temps perdu ? ! Il n'a été et n'est qu'un « rien », pour cet individu, qui se demande comment se débarrasser rapidement de lui. Le père se dirige vers une commode, retire un chéquier. Le fils comprend. Il vacille et se tient à un meuble tandis qu'il griffonne sur un chèque qu'il tend piteusement après l'avoir séparé du carnet d'un geste brusque.

— C'est tout ce que je peux faire pour toi.

Le fils accomplit un effort énorme pour lâcher le meuble et prendre un peu d'air. Là-haut, son demi-frère se manifeste.

— Papa, tu viens ! ? On t'attend ! ...

— J'arrive. J'arrive ! ...

Il attend avec son chèque tendu au bout des doigts. Jeff le fixe intensément, lui tourne le dos, passe la porte laissée entrouverte et sort. Le père déchire le chèque.

— Papa, tu viens ? !

— J'arrive, j'arrive !

Il monte pesamment chaque marche et jusqu'à la dernière répète :

— C'est, mon fils ! C'est, mon fils !...

Aéroport de Newark — 10 juillet 2006, 13 heures, 22 minutes. L'enfant continue à dormir paisiblement. Agnès se sent gênée.

— Oh ! Excusez-moi, je ne voulais pas réveiller de mauvais souvenirs.

— Ça m'a fait du bien. Vous êtes sûre que vous n'êtes pas psy ?

— Juré ! Je dois m'absenter une minute... Je peux vous le confier ?

— Pas de problème.

— Merci ! Il s'appelle John et moi Agnès Miller.

Il sursaute, ouvre des yeux incroyables.

— Il s'appelle... John ? !

— Eh bien, oui ! John.

Il se trouve ridicule et essaie de se reprendre.

— Euh ! Moi, c'est Jeff... Jeff Christiansen.

— Enchantée, Jeff ! À tout de suite.

Pendant qu’Agnès s’éloigne, le bambin s’agite dans son sommeil. Il le serre contre sa poitrine en le berçant doucement.

— Mon petit, tu as fait un mauvais rêve. Petit John, je veille sur toi. John, mon ami, combien tu me manques !

Chapitre 2 : John

« Un ami, c'est un autre moi. » Pythagore

« Le sort fait les parents, le choix fait les amis. » Jacques Delille

« Un ami c'est celui qui comprend ton passé, croit en ton avenir et t'accepte tel que tu es aujourd'hui. » Anonyme

« Un ami fidèle est une tour forte et qui l'a trouvé possède un trésor. » Bible ; proverbe de L'Ecclésiaste, 6 : 14

Le Bronx, août 2001. Et la machine à souvenirs se remet en marche... Après la triste entrevue avec son père, il quitte le quartier de Manhattan, beaucoup trop cher pour lui. Il trouve une minable chambre d'hôtel à Bronx River, la ville qui vit grandir Jazzy Jay un des grands du Hip-hop. Le lieu culte où le Rap et le Tag naquirent ; ces deux arts qui ne s'apprennent pas à l'école ou dans les académies, mais dans la rue.

Des immeubles à moitié détruits comme s'ils avaient subi un bombardement, avec leurs terrains vagues à l'herbe rare et roussie, deviennent le repaire des enfants pour s'amuser aux gendarmes et aux voleurs. Les voitures désossées abandonnées, réduites en carcasses calcinées, se transforment en jouets fabuleux pour donner plus de réalité à leurs jeux. Dans les nombreux terrains de basket grillagés aux murs tagués s'affrontent des jeunes de tout âge qui rivalisent d'adresse et espèrent devenir le nouveau Michael Jordan.

Les bâtiments de briquettes rouges avec leurs escaliers de secours en ferraille qui descendent jusqu'aux trottoirs rappellent des films de gangsters avec Al Pacino et De Niro.

À Bronx River, tout résonne à l'unisson : la musique forte dans la rue, la radio des voisins, le vacarme de la circulation, les voitures qui passent avec leur sono à fond, les disputes qui se transforment souvent en bagarres. Avant la tombée de la nuit, surtout en été, les trottoirs prennent vie. Les grands-mères installées sur leur chaise discutent tout en surveillant leurs petits-enfants. Une petite fille pédale frénétiquement sur son tricycle déglingué, pendant que les plus âgées jouent à la marelle. Les hommes disputent une partie de cartes animée sur un cageot recouvert d'un tissu. Des femmes bavardent en donnant la tétée du soir ou en balançant d'un mouvement régulier la poussette pour endormir leur bébé. Deux voisines palabrent de leur fenêtre ; la plus grosse secoue sa nape, dessous les voisins protestent. Les garçons infatigables n'arrêtent pas de courir. L'épicier, le boucher, le marchand de grains avec leur étal, les cafés avec leurs tables et chaises sur le trottoir, ajoutent une note supplémentaire pour égayer l'ambiance. Dès la nuit tombée, chacun rentre chez soi et les commerçants rangent leurs boutiques pour abandonner la rue aux gangs...

La nuit commence à tomber, Jeff pénètre dans l'hôtel sous l'œil bienveillant du veilleur.

— Petit, ne traîne pas seul. C'est dangereux. Tu passes dans un endroit, un gars de la bande mate tes baskets, te demande la pointure et t'as intérêt à tout donner, sinon ça risque de mal tourner pour toi. Tu te trouves au mauvais moment et au mauvais endroit.

— Merci, Ben ! Ne t'inquiète pas.

— Désolé, mon gars, la patronne te demande de payer demain la semaine. Sans faute !

— OK ! répond-il en grimaçant.

Son compte d'épargne fond comme neige au soleil. Il cherche en vain des petits boulots et s'inquiète de sa précaire situation. Il n'arrive pas à se résoudre à rentrer en France pour entendre sa mère :

— Tu vois, je te l'avais bien dit !... Une mère ne se trompe jamais.

Seul son papy pourrait l'aider en lui envoyant l'argent pour le billet de retour. Il en mourrait de honte de demander son aide. Honte ou orgueil ? Il ne sait pas. Les deux certainement. Pourtant, simplement entendre sa voix, combien cela lui ferait du bien. Il ne veut surtout pas solliciter son père. Il faut trouver une solution. Mais comment survivre sans travail ? Couché sur sa paillasse, il réfléchit et se souvient de Ben et de sa matrone de patronne.

Il se lève, descend l'escalier vermoulu qui craque à chaque marche, se retrouve dans la rue, à la recherche d'un guichet automatique. Enfin, il en aperçoit un. Avant de s'approcher, il jette un regard circulaire. Personne en vue. La respiration haletante, il s'approche de la machine, sort sa carte, se retourne. Toujours, personne. Le cœur battant, il l'introduit, tape le code, valide, la retire. À travers la fente apparaissent les billets. Il s'en saisit fébrilement et les fourre dans sa poche.

Trois voyous surgissent de nulle part et se saisissent de lui. Deux lui bloquent épaules et bras, l'immobilisent fermement et l'amènent dans un coin plus sombre. Goguenard, le chef de la bande lui soustrait les billets et les met dans sa poche :

— C'est tout ?

Il fouille dans son blouson, retire le portefeuille, vérifie s'il y a de l'argent, constate qu'il est vide, retire la carte visa et balance le reste.

— Ton code...

— Va te faire foutre !

Un coup terrible l'atteint dans les côtes. Il se plie en deux.

— T'as compris maintenant ?

Il reprend sa respiration et pense.

— Plutôt crever ! Et d'ailleurs, au point où j'en suis, je m'en fous de crever !

Rageusement, il hurle :

— Va te faire foutre !

Un nouveau coup l'atteint au plexus et lui coupe le souffle. Il ferme les yeux, se laisse aller.

— Qu'il tape autant qu'il veut et qu'on en finisse.

Soudain, un homme immense de race noire jaillit par derrière les deux malfrats. De ses mains larges comme des battoirs, il les saisit par le collet et les projette au sol. Les

yeux clos, il sent ses deux agresseurs catapultés vers le bas. Il les ouvre et découvre, le colosse en pleine action : coup de pied retourné dans les côtes au premier, terrible coup de poing au second. Les deux malfrats se retrouvent à terre et doivent se demander de quel ouragan ils viennent d'être victimes.

Complètement libéré, Jeff se retrouve face au chef de la bande qui semble pétrifié. Désespéré d'avoir quitté sa famille pour rien et d'être lamentablement rejeté par son père, fou de rage d'avoir été frappé, humilié et volé, ivre de vengeance, il se rue sur le bandit qui reprenant ses esprits sort un couteau. Plus rapide, il lui assène un formidable uppercut du droit à l'estomac, redoublé d'une gauche en pleine face qui l'envoie au tapis pour le compte. Les deux complices prennent la fuite. Il reprend son argent, sa carte et son portefeuille.

Le géant d'une vingtaine d'années le regarde tout sourire.

— Joli coup, lui lance-t-il en fin connaisseur.

Le vaurien reprend ses esprits. L'immense noir lui botte le cul. Ils se retrouvent seuls dans ce quartier mal famé du Bronx où le silence est plus dangereux que l'animation, car il cache souvent un mauvais coup qui se prépare dans son ombre.

Il lui tend la main.

— Merci. Je m'appelle Jeff.

Il reste silencieux. Il se demande pourquoi il vient d'aider ce gars. Il ne le connaît même pas. Dans son quartier, il ne s'occupe que de lui et de ses « affaires ». Chacun, pour-soi et Dieu pour tous, telle est sa devise. Pourtant, ce soir, il vient de l'enfreindre. Perplexe, il serre énergiquement la main restée tendue.

— Pas de quoi. Moi, c'est John.

Ne sachant quoi dire, il ajoute :

— Quelle raclée on leur a mis.

Et il éclate d'un rire sonore, communicatif, bon enfant, attendrissant. Au point, que Jeff se surprend à rire, réconcilié avec la vie qui lui envoie ce phénomène pour le sauver d'abord et le reconforter ensuite. Ils se fixent sous la pâle lueur du réverbère. Dans leur regard, il se passe quelque chose qui va unir ces deux êtres tellement différents d'une manière indissoluble. Ils savent qu'entre eux c'est désormais à la vie et à la mort.

John, impressionnante montagne de muscles, dépasse les deux mètres. Cela ne l'empêche pas, de se déplacer, quand il le faut, à la vitesse de la foudre. Visage long, crâne entièrement rasé, front haut, pommettes saillantes comme soufflées, nez long à peine épaté, oreilles collées et courtes percées chacune d'un anneau. Il porte une chaîne au cou avec un crucifix. Quand il sourit, ses pommettes s'accroissent davantage, jusqu'au pourtour de ses yeux d'ébène, tandis que se forment deux fossettes. Celle de droite, la plus profonde part de la base du nez à la lèvre supérieure et celle de gauche part du bas du nez pour atteindre la pointe de son large menton. Ses dents d'une blancheur éclatante illuminent son visage. Il est un cas d'espèce rare dans ce quartier du Bronx : un loup solitaire à l'écart des gangs qui, vu sa taille et sa force d'hercule,

essayèrent de l'enrôler. Depuis, il ne reçoit plus de proposition. Chaque bande évite de lui chercher des noises et le laisse en solo à ses « affaires ».

— C'est sûr ! Une sacrée raclée, répond Jeff.

— On forme une bonne équipe tous les deux, ajoute John.

Il cesse de rire. Il n'en revient pas. C'est comme si quelqu'un d'autre venait de parler à sa place. Son visage devient sérieux tandis que sa main s'accroche à son crucifix et le caresse du bout des doigts d'une drôle de façon. Comme si à travers ce toucher particulier, il attendait une réponse au trouble qui l'envahit. Les mots « équipe » et « tous les deux » résonnent dans son cœur. Il serre davantage la médaille et réalise qu'il ne veut plus rester seul et que le ciel lui envoie un ami : un autre lui-même...

Il ne trouve qu'un mot pour exprimer ses sentiments.

— Viens !

Jeff le suit. Ils traversent la ville et arrivent à proximité d'une petite usine délabrée. Après un véritable parcours du combattant, parmi les murs en ruine, les toitures défoncées, le sol rempli de gravats et d'immondices, ils arrivent dans un petit havre de paix comparé à tout le reste. Une toiture en tôle ondulée surplombe une pièce immense divisée en deux parties. La première possède une table, des placards, deux armoires, un canapé, des tapis posés au sol et aux murs, un réchaud à gaz, deux radiateurs à pétrole et un frigo. La deuxième est remplie d'un bric-à-brac incroyable : pièces de voitures démontées, magnétophones, ordinateurs, téléviseurs. Une vraie caverne d'Ali Baba !

— Si tu veux, tu peux pieuter ici !

C'est comme s'il avait dit :

— Je te propose de partager tout ça.

C'est ainsi que Jeff comprit l'invitation. Les deux amis organisent leur nouvelle vie à deux. John possède des mains en or pour la mécanique et tous les travaux manuels. Il travaille occasionnellement pour des garagistes du quartier qui lui passent, selon leurs besoins, des « commandes » de pièces d'auto. Il lui arrive de travailler au port et dans divers entrepôts.

Quant à Jeff, il donne occasionnellement des leçons de math et de français et se livre aussi à la manutention. Le géant initie son ami à la mécanique, au montage, démontage d'ordinateurs et divers appareils. Quand tous ces petits boulots ne suffisent pas, ils volent une voiture correspondant aux demandes des garagistes et la transforment en une seule matinée en pièces détachées.

Un soir, Jeff n'avait pas le moral. Un dealer en profite pour lui fourguer une dose. Jusqu'ici, il n'y avait jamais touché. Il commence à répandre la poudre sur la table. Puis, il la sépare en minces traits égaux comme il l'a vu dans les films et par des copains de lycée. John surgit au moment où il s'apprête à sniffer le poison. D'un revers de main, il envoie valser la table avec la came et d'une baffe magistrale il le projette au sol.

— Ne retouche jamais plus à cette saleté ! Tu m'entends ?

De ses deux mains, il le saisit par le collet et le secoue comme un prunier.

— Tu m’entends ? ! Plus jamais ! Tu promets ?

Ballotté dans tous les sens, surpris et reconnaissant, il réalise.

— Oui, John, je te le promets.

Rassuré, le géant lâche son ami et le serre dans ses bras. Jeff se sent bien. Comme le bateau qui rentre à bon port après la tempête. Tout frêle, contre ce poitrail si ample. Comme si rien ne s’était passé, il annonce avec son bon rire :

— Regarde ce que j’ai apporté.

Et il lui montre deux sacs contenant deux Chicken Shakes énormes et deux bouteilles de coca. Le repas terminé, John prend sa Bible, s’allonge sur le canapé et lit.

— John, tu crois en Dieu ?

— Bien sûr ? Quelle question ! ? Tu n’y crois pas toi ? ...

— J’y croyais. Plus maintenant, mon grand-père y croit lui aussi.

— Il faut que je te présente le père Kioto...

Il se laisse emporter par les souvenirs qui le ramènent à la maison de son grand-père, à Caudéran, dans la banlieue bordelaise, où il vécut jusqu’à 15 ans. Dès son retour des États-Unis, sa mère entreprit des études d’infirmière. Elle obtint son diplôme, trouva rapidement un emploi à l’hôpital Pellegrin à Bordeaux et continua à se perfectionner. Il passa le Noël de ses 7 ans, avec son grand-père devant le sapin décoré et la crèche qu’il avait préparés.

— Jeff-Joseph, ta maman est de garde à l’hôpital. Nous allons rester entre hommes. L’esprit de Noël consiste à donner. C’est pourquoi Dieu donna son propre Fils pour sauver tous les hommes. Regarde la jolie crèche avec Jésus, Marie et son père adoptif Joseph, lors de sa naissance dans l’étable.

Jeff admire Marie qu’il trouve très belle, Joseph, tellement noble, avec sa barbe fournie, l’enfant merveilleux avec son doux sourire et les animaux touchants.

— Mon premier cadeau est une vraie histoire que j’ai vécue et qui changea ma vie. J’avais 17 ans, je me trouvais à la plage de Lacanau. Je me suis éloigné du rivage et ne pouvais revenir. Je coulais à pic. Un courageux nageur me sauva et me ramena sur le sable. J’étais sans connaissance et je ne respirais plus. On me fit le bouche-à-bouche et on m’amena à l’hôpital. Les médecins me déclarèrent mort.

— Mort ? Mais, Papy, tu es toujours vivant ? !

— Attends, laisse-moi continuer. Je t’ai expliqué que nous sommes formés d’un corps et d’une âme ; que l’âme est dans le corps et lui donne la vie.

— Oui, je me rappelle.

— Alors, mon âme sortit de mon corps. Voilà pourquoi on me croyait mort. Ma sœur et mes parents pleuraient. Je ne pouvais pas les consoler et leur dire que tout allait bien pour moi. J’étais si léger que je pouvais voler jusqu’aux nuages, traverser les murs !

— C’était chouette !

— Oh oui ! Après, je me retrouve comme dans un tunnel. Je n’ai pas peur du tout. Je suis bien. J’avance à grande vitesse. Au bout, j’aperçois une lumière qui devient de plus

en plus éclatante sans pour autant m'éblouir. Tout à coup, un ralentissement. Je me retrouve devant un Être de lumière. Tout est lumineux, mais bien moins qu'a son voisinage immédiat.

— C'était Jésus ?

— Je ne sais pas, il ne me l'a pas dit. Il me prend dans ses bras. Je reçois plein d'amour, de chaleur et de lumière.

— Joseph, qu'as-tu fait de ta vie ?

Je panique.

— Regarde...

Alors apparaît un grandiose écran sur lequel se déroule le film de ma vie jusqu'à ma noyade. Je suis acteur et spectateur. Je ressens la joie des gens avec qui j'ai été gentil et leur peine lorsque j'ai été méchant avec eux. Les images cessent. Le personnage de lumière disparaît. Je suis triste hors de sa présence. Je distingue au loin un homme qui s'avance vers moi. Fou de joie, je reconnais mon grand-père, mort depuis deux ans. Il me prend dans ses bras. Je fonds de bonheur. Il s'éloigne. Je veux le rejoindre. Je remarque entre nous comme une barrière et il me déclare fermement :

— Arrête. Tu dois retourner !

Et mon âme rentra dans mon corps. J'ai ouvert les yeux. Mon papa, ma maman et ma grande sœur pleuraient de joie. Tu comprends pourquoi, je crois en Dieu. J'ai la certitude qu'après cette vie, il y a une autre vie où nous attendent ceux que nous avons aimés. Je crois cela parce que je sais et Dieu sait que je sais. Un jour, tu comprendras...

L'enfant montre la Bible posée sur la table basse.

— Papy, c'est pour ça que tu lis ce livre, parce qu'il parle du Bon Dieu.

— Oui, J-J, il m'apprend à mieux le connaître et surtout à appliquer ce qui est écrit.

— Maman me dit qu'elle a cru elle aussi et que ça me passera un jour comme à elle. Ça ne t'a jamais passé, à toi ? Pourtant, tu es plus vieux que maman...

Le Bronx, 11 SEPTEMBRE 2001. La vie continue pour les deux amis, jusqu'au 11 septembre 2001. Cette impensable journée changea complètement leur vision de la vie. Avec horreur, ils apprirent que des pirates de l'air détournèrent quatre avions de ligne. Ils en percutèrent deux sur les tours jumelles du WTC, créant des incendies et finalement leur effondrement. L'impact des avions avec les tonnes de kérosène enflammé provoqua un feu et une chaleur si intense que les structures d'acier finirent par céder. Les tours fondirent, se réduisirent en poussière provoquant la chute de 110 étages en 10 secondes.

Cet attentat immonde fit près de 3000 morts dans des conditions atroces. Il laissa un espace de 65 000 mètres carrés recouvert de 2 millions de tonnes de gravats mélangées à la poussière des victimes.

Quand Jeff ahuri aperçoit, pour la première fois à la télévision, les tours tomber verticalement et à grande vitesse dans un nuage de poussière, il se rappelle qu'à douze

ans il assista à la démolition par implosion d'un immeuble de 15 étages. Il reste frappé par les similitudes qui existent entre la destruction du World Trade Center et l'immeuble de sa jeunesse.

À cet instant précis, l'image, des 2 effondrements, intimement associés, se fixe dans son esprit. Pendant des jours, des semaines, les télévisions, toutes chaînes confondues, diffusent en boucle la chute des tours. Les corps, pathétiques pantins désarticulés, choisissant de mourir par le vide plutôt que par le feu. Les signes de détresse des pauvres gens accrochés aux fenêtres au milieu d'un nuage de fumée et de flammes, agitant fébrilement mains et mouchoirs. La panique générale des gens choqués fuyant de tous côtés. L'énorme nuage de poussière déferlant comme une vague monstrueuse à la poursuite des habitants de Manhattan. Les visages horrifiés, désarmés, impuissants des New-yorkais, à l'abri qui assiste aux scènes apocalyptiques avec des yeux épouvantés, remplis de larmes et les mains agrippées au visage et psalmodiant :

— Oh ! Mon Dieu !

La photo des 19 pirates. Bush, tenant paternellement par les épaules le pompier sur les ruines fumantes et hérissées de poutres d'aciers, qui harangue la foule et la terre entière en clamant une riposte foudroyante, une guerre sans merci contre les coupables de l'attentat et tous les pays qui soutiennent le terrorisme :

« Je vous entends, le monde vous entend. Et ceux qui ont détruit ces tours vont bientôt entendre parler de nous. »

Bush et toute son administration occupent continuellement l'espace des médias. Cheney, le vice-président ; Donald Rumsfeld, le ministre de la Défense ; Richard Perle le conseiller ; Condoleeza Riz, la secrétaire d'État, martèlent les téléspectateurs des mêmes mots qui reviennent inlassablement : fanatisme, terroristes, armes de destruction massive, terreur, guerre au terrorisme, assassins, axe du mal, Irak, Al Quaïda, Oussama Ben Laden, Saddam Hussein...

Le peuple américain soudé et les nations de la terre se dressent contre les auteurs et les commanditaires de cet attentat. L'Amérique vibre à l'unisson avec son président si farouchement déterminé à en découdre avec les criminels. Sans relâche et jusqu'à la nausée, la télévision montre la chute des 2 tours. Au point qu'un père désespéré ayant perdu un fils téléphone :

« Je regarde votre chaîne. Combien de fois allez-vous montrer ces foutues tours qui s'écroulent ? ! Vous n'avez donc aucun respect pour ceux qui ont perdu des enfants, des parents, des amis ? Sommes-nous obligés de les voir ? Ça fait cinquante fois que je les vois tomber ! S'il vous plaît, arrêtez ! Vous me déchirez le cœur ! »

Le 16 septembre, cinq jours seulement après les attentats, le Secrétaire de la Défense, animé d'un incroyable esprit prophétique, annonce :

« Une nouvelle attaque de terroristes peut arriver à tout moment. [...] (...) Ils peuvent nous menacer de guerre chimique et biologique, de missiles. »

Le 18 septembre, cinq grands médias et deux sénateurs américains reçoivent une lettre contenant les bactéries d'anthrax³. Ces enveloppes contiennent un message : « 11/09/2001, c'est la suite. Prends la Penaciline maintenant. Mort à l'Amérique, mort à Israël. Allah est grand ».

Évènement incroyable, les deux amis assistent dans leur quartier à une trêve entre les gangs hispaniques et les noirs majoritaires, continuellement en conflit. Ils remplacèrent la fameuse loi du talion qu'ils appliquaient consciencieusement « Œil pour œil, dent pour dent » par celle de Bush « Moque-toi de moi une fois, pauvre de toi, car tu ne pourras pas le faire une deuxième fois. »

Ils la trouvèrent plus d'actualité. Lorsque Georges déclara :

« C'est un homme qui hait les USA. Il n'admet pas que nous soyons ce que nous sommes. Comme Al Quaid, il déteste le fait que nous aimons la liberté. C'est un type qui a essayé de tuer mon père. »

Il fit partie de tous les gangs, car eux aussi, si on s'attaque à leur famille ou à un membre du clan, la vengeance se veut terrible. Hier, détesté unanimement dans les quartiers pauvres du Bronx, en ces jours, animés d'un esprit patriotique, tous applaudissent le président dans ses menaces contre le terrorisme et les nations qui le soutiennent.

Parmi les jeunes, beaucoup se disent prêts à s'enrôler dans l'armée pour « casser » du terroriste. Quelques Arabes habitent dans le quartier. Pointés du doigt, considérés avec méfiance, ils évitent de sortir de peur d'être insultés, pris à partie et malmenés.

Les médias annoncent régulièrement des menaces possibles d'attentat, sous toutes les formes. Ils créent et nourrissent la peur et la suspicion dans toute l'Amérique.

Un soir, Edward Kioto, que John considère comme son père spirituel et que Jeff appelle le « Vieux sage », commente les événements d'actualité.

— C'est mauvais, mes enfants, ce qui se passe en ce moment.

— Explique-nous, père Kioto ? demande John.

— Lorsqu'un pays, par son président et son administration, utilise le terrorisme comme unique moyen pour créer l'unité sociale, en désignant des pays ennemis et lancer une croisade en mettant Dieu de son côté : ce n'est pas bon ! C'est dangereux, car la société se construit sur un principe destructeur et monstrueux qui finira par la détruire si elle ne s'en débarrasse pas à temps.

— Père Kioto, je ne te comprends pas, rétorque John.

— Le nazisme n'a-t-il pas créé son unité nationale au départ contre le communisme, puis contre les Juifs ? ...

Le père Kioto connaît la Bible par cœur. En toute circonstance, il conclut en citant un verset donnant une solution à un problème ou une réponse à une question. Ce soir-là, il clôtura leur conversation par les paroles d'un sage de l'Inde :

³ Bacillus anthracis : maladie du charbon

« *4*Lorsque le pouvoir de l'amour dépassera l'amour du pouvoir, le monde connaîtra la paix. »

Jeff enfouit dans son cœur cette belle citation. Elle trouva sa place avec les trois dernières données par son papy avant son départ. Il se promet de l'inscrire dans son journal qu'il tient régulièrement depuis son départ de France.

Quand il écrit, se produit en lui une curieuse alchimie, celle de vivre ou plutôt de survivre et depuis, il écrit pour continuer à exister. Pour ne pas être tué, mais fortifié ! Il regarde le vieux sage qui lui rappelle tellement son cher grand-père.

— S'ils s'étaient connus, ils seraient devenus amis. Comme John et moi.

Ils possèdent en commun l'amour du Christ. Seulement depuis que sa mère et lui déménagèrent, sa foi s'était refroidie et depuis qu'il vit aux États-Unis, à cause de toutes ses déceptions, il est fâché avec le Dieu de son grand-père et du père Kioto.

En octobre 2001, Bush signe le PATRIOT ACT qui donne à l'état le maximum de pouvoirs pour lutter contre le terrorisme et assurer la sécurité du pays. En contrepartie, les droits individuels sont diminués : droits de la défense, violation de la vie privée, liberté d'expression.

Le 9 octobre, à nouveau, deux sénateurs démocrates Daschle et Leahy qui, à l'époque, affichaient ouvertement leur opposition au PATRIOT ACT reçoivent le courrier à l'Anthrax avec la note suivante :

« *11 septembre 2001, vous ne pouvez pas nous arrêter. Nous avons cet anthrax. Vous allez mourir maintenant. Vous avez peur ? Mort à l'Amérique. Mort à Israël. Allah est grand.* »

Cinq personnes sont mortes des suites de l'inhalation des poudres contaminées. Pour rassurer sa population (ou pour mieux l'affoler), le président déclare ne pas avoir été contaminé. Pendant des mois, les États-Unis sombrent dans la terreur d'une attaque biologique qui suspend une partie de l'activité du pays et permet de réaliser des profits colossaux aux groupes pharmaceutiques liés au régime détenant le monopole des vaccins, des médicaments et diverses fournitures.

Les annonces diffusées par les médias durant cette triste période visent à manipuler l'opinion publique afin de répandre et maintenir la peur :

« *Nous avons un bulletin d'alerte du FBI. Des terroristes peuvent utiliser des stylos à bille, comme on l'a vu dans le film de James Bond, remplis de poison* ». « *L'Amérique est en alerte maximale, 4 jours avant Noël. Il y a un risque de terrorisme possible, aussi grave ou pire que le 9/11.* » « *Soyez vigilants, certains jouets dans les avions peuvent être emballés avec des explosifs.* »

C'est le genre d'informations, d'images, de discours qui passaient à la une des journaux et se diffusaient en boucle à l'antenne toutes télévisions confondues...

Le 7 octobre 2001, les USA envahissent l'Afghanistan pour détruire Al Quaïda et capturer Ben Laden.

⁴ Sri Chinmoy, né le 27 août 1931 à Shakpura (Bangladesh)